



Epreuve de Français B

Durée 4 h

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

AVERTISSEMENT

Pour cette épreuve, l'usage de tout appareil électronique et de dictionnaire est interdit.

CONSIGNES :

- Composer lisiblement sur les copies avec un stylo à bille à encre foncée : bleue ou noire.
- L'usage de stylo à friction, stylo plume, stylo feutre, liquide de correction et dérouleur de ruban correcteur est interdit.
- Remplir sur chaque copie en MAJUSCULES toutes vos informations d'identification : nom, prénom, numéro inscription, date de naissance, le libellé du concours, le libellé de l'épreuve et la session.
- Une feuille, dont l'entête n'a pas été intégralement renseigné, ne sera pas prise en compte.
- Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.

Tournez la page S.V.P

Le mensonge politique est à lui-même sa loi, sa justification, son explication, et il est bien évident qu'on ne peut rien en dire ou presque (sauf à le blâmer ?). Les critiques qui se penchent sur lui et l'analysent pour le réduire à des motivations de divers ordres, pour emprisonner son sens dans des formules qui le condamnent toujours quasi-unanimement ou de pseudo-équivalences moralisatrices, pour substituer des rationalisations à son énigme (la vérité finira toujours par surgir), ne parviennent qu'à l'assécher de son sang : travail homicide de l'esprit. Le noyau du mensonge est un ineffable. La singularité de ce discours se situe en dehors de la psychologie, de l'individuel, c'est le plus intérieur de son intériorité qui doit être foré et ramené au jour. La seule évidence : un mensonge est là, il existe, se dresse comme une cathédrale, et tout ce qu'on peut en dire ne parvient pas à le diminuer, car le mensonge se tait. Du moins avons-nous de lui ce silence. Comment donc affronter la question du mensonge qui a barre sur nous, impose d'emblée son autorité ? [...]

L'histoire *morale* du mensonge coïncide avec celle de sa *condamnation*. Si la nature d'un mensonge fait qu'il est - dans un premier temps - nécessairement cru, c'est qu'il sait prendre parfaitement l'apparence de la vérité, et qu'en ce sens le mensonge est toujours d'abord invisible. Or, peut-être est-ce cette invisibilité qui en fait le caractère maléfique, impliquant sa condamnation. La littérature elle-même est friande de ce rappel à l'ordre : ainsi le visage impassible du menteur, qui semble dire la vérité, rend la tromperie redoutable (Corneille écrit, à son propos : « Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs : / Les visages souvent sont de doux imposteurs. / Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces ! » (*Le Menteur*, acte II, scène 2.)) Rien, à part peut-être le nez de Pinocchio, ne permet de voir le mensonge : et cette garantie dont l'insolent pantin prend malgré lui acte, le condamne à une vérité qui est tout sauf humaine.)

Aussi, la plupart des auteurs, penseurs ou écrivains ont-ils disqualifié le mensonge comme une des fautes les plus graves. L'Œnone de Racine, par exemple, précipite par son mensonge (elle défend Phèdre devant Thésée, accusant faussement Hippolyte de l'avoir séduite) la catastrophe de Phèdre. Mais quel péril le mensonge fait-il courir aux hommes ? Le tort leur semble pour le moins évident : le mensonge fausserait la *parole* et la *confiance* qui y est attachée, par conséquent dénouerait *les liens tissés entre les hommes*, ce que Spinoza et Kant sauront nous rappeler : le mensonge interdirait toute forme de socialité. Montaigne le formule : « En vérité le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns les autres que par la parole. » (*Essais*, livre premier, « Des menteurs », chap.IX) Quand il y a mensonge, « nous ne nous tenons plus, nous ne nous entre-connaissons plus ». GÉronte, le père du menteur éponyme de la pièce de Corneille, fait le même reproche à son fils, lui demandant : « Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice ? » (*Le Menteur*, acte II scène 2), brouillant de ses mensonges réitérés la *confiance* qu'il mettait en lui. Dès lors, à travers sa personne, c'est la notion même de parole que le menteur dégrade. Ne dit-on pas « *donner sa parole* » pour désigner un engagement absolu de bonne foi ? En ce sens une parole mensongère jette une ombre sur toutes les paroles à venir, car elle porte en

elle la possibilité d'une nouvelle déception, elle anime à tout jamais le doute. Là encore, Cliton, le valet du menteur cornélien Dorante, dit à propos de la vérité : « Quand un menteur la dit, / En passant par sa bouche elle perd son crédit. » Une fois démasqué le menteur se voit atteint par la permanence du mensonge, et la reconquête de la confiance paraît impossible, partant, tout commerce entre les hommes.

Précisément, l'acte de mentir est d'abord une *prise de parole*, une *formulation*. Le mensonge par omission, parce qu'il est silencieux, n'en est pas vraiment un. Le discours mensonger met, au contraire, en jeu une relation au minimum *duelle*. Le mensonge s'inscrit dans le cadre d'un *dialogue*, au cours duquel le menteur déformera volontairement une information que lui et son partenaire tiennent pour établie. Cette altération de la vérité répond à deux impératifs : le mensonge doit avoir l'apparence du vrai, sinon la tromperie ne prend pas (le menteur doit paraître de *bonne foi*), et le mensonge doit être *formulé sciemment*. Un mensonge involontaire n'en est plus un, il ressortit plutôt à l'erreur. Pour reprendre les mots de Rousseau dans la « Quatrième promenade » des *Rêveries du promeneur solitaire*, consacrée au mensonge : « Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper ». En ce sens, cette conscience forte du menteur qu'il est en train de jouer la comédie, qu'il connaît la vérité et choisit de la détourner, cette prise de risque assumée que représente le mensonge suppose une sorte de dédoublement. Quiconque ment aurait toujours un choix entre deux paroles : la vérité et le mensonge.

Dans le même temps, les textes littéraires qui font d'un menteur le centre de leur intérêt ont à son endroit une attitude pour le moins ambiguë. Le menteur, bien que condamnable parce que trompeur, est aussi un triomphateur. Il remporte sur les autres, sur leurs crédulités, une victoire éclatante - bien que provisoire -, jouissant de son pouvoir absolu de manipulation de l'autre. Au menteur tout est permis. Mais il emporte également une victoire sur le « réel », camouflant les faits de ses paroles, arrangeant un monde menaçant qui ne lui convient pas. Le menteur domine donc aussi l'ingrate réalité, transformant un danger en bienfait. Au-delà de la condamnation de principe, ne doit-on pas rappeler que le mensonge est pour celui qui le formule, mais également pour celui (lecteur, spectateur) qui y assiste sans le subir, un moment de plaisir ? Certes le menteur est généralement dénoncé par l'écrivain (Tartuffe est clairement désigné comme l'ennemi et Corneille donne à son Menteur trop sulfureux une *Suite* dans laquelle Dorante ment pour autrui et pour faire le bien), mais le mensonge demeure bien souvent une subtile création difficilement méprisable. Il y a bien en effet un *lien étroit entre le mensonge et l'invention créatrice*. Les synonymes du mensonge (« conte », « comédie », « fable ») rappellent que le bon menteur est aussi un auteur virtuose. Sans talent, point de mensonge, ce que rappelle Platon lorsqu'il compare deux héros homériques : Ulysse le menteur n'est-il pas supérieur à Achille dans la mesure où il sait user du vrai et du faux et que ses mensonges (on pense notamment à ses ruses chez le Cyclope) sont autant de prouesses, révélant son ingéniosité, son courage et son héroïsme ? « Il faut bonne mémoire après qu'on a menti », indique

Cliton, quand son maître renchérit : « Le Ciel fait cette grâce à fort peu de personnes, / Il y-faut promptitude, esprit, mémoire, soins » (*Le menteur*, acte III, scène 4).

Les analyses de H. Arendt sur le mensonge en politique font écho à cette créativité toute littéraire du menteur : mentir serait condenser de l'énergie dans les mots. En effet, H. Arendt établit un *lien indissociable entre l'homme d'action* qu'est le politique *et le mensonge* : « Entre mentir et agir, agir en politique, manifester sa liberté par l'action, transformer les faits, anticiper le futur, il y a comme une affinité essentielle. » (« Vérité et politique » in *La Crise de la culture*) Le lien semble établi entre la *capacité de mentir* et la *capacité d'agir*. « Les mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes du métier de politicien ou de démagogue, mais aussi de celui d'homme d'Etat. » Mais H. Arendt, comme le rappelle J. Derrida, vise ici l'*imagination politique* : « Le mensonge, c'est l'avenir [...]. Dire la vérité, c'est au contraire dire ce qui est ou aura été, ce serait plutôt préférer le passé. » (J. Derrida, *Histoire du mensonge*). Il y aurait donc une indéniable affinité du mensonge avec l'action. Or, ce lien serait définitivement lié, selon H. Arendt, en régime *démocratique*, ce dernier étant le lieu par excellence de l'*exercice de la parole*, qui rendrait la condamnation du mensonge d'autant plus urgente.

David Fonseca, *Politique du mensonge. Les « vérités » du mensonge en politique*

Droits 2013/2 (numéro 58) pp 235-264.

RESUME (8 points)

Vous résumerez ce texte de 1417 mots en 200 mots (+ ou - 10%).

DISSERTATION (12 points)

Ayant préalablement défini le mensonge comme un « vouloir faire croire », David Fonseca écrit : « Le mensonge est toujours d'abord invisible ». Pensez-vous que les œuvres au programme confirment cette affirmation ?

Fin de l'épreuve